

Le LOC entre au musée

Krista Cooke

Number 77, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7265ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cooke, K. (2004). Le LOC entre au musée. *Cap-aux-Diamants*, (77), 51–51.

Le LOC entre au musée

Récemment, le Musée canadien de la poste a reçu une donation de Postes Canada pour sa collection de technologie postale : un lecteur optique de caractères (LOC). Pièce essentielle qui marqua la révolution technologique postale de 1971, le LOC est aujourd'hui un illustre inconnu. C'est un objet qui a touché toutes nos vies, et pourtant la plupart d'entre nous ignorent son existence!

Depuis le premier timbre-poste canadien, en 1851, les trois composantes de base du service postal – le tri, l'oblitération et la distribution – sont demeurées relativement inchangées jusqu'à la mécanisation des années 1970. À la fin du XIX^e siècle, longtemps avant l'automatisation généralisée des postes, les employés devaient s'acquitter d'une tâche énorme : trier et oblitérer à la main tous les colis, les lettres, les catalogues et les journaux. Le rapport annuel de 1897 du ministère des Postes indiquait que 240 000 objets de correspondance étaient traités à Montréal, en moyenne, par semaine, et plus de 411 000, à Toronto! Du vidage des lourds sacs de courrier à la disposition des lettres «endroit dessus», jusqu'à l'oblitération manuelle de chaque article, en passant par les diverses phases du tri, toutes ces étapes étaient gourmandes en main-d'œuvre. Aux heures de pointe, au bureau de poste, généralement la nuit, les commis pouvaient trier de 50 à 55 lettres à la minute!

Le tri et le traitement manuels demandaient un travail considérable, et l'augmentation du volume de courrier le rendait de plus en plus difficile. Au cours des décennies suivant l'apparition des premières machines à oblitérer, à Montréal, en 1896, on fit diverses expériences de mécanisation. En 1938, au nouveau bureau de poste de Montréal, des transporteurs à courroie et des glissoirs déplaçant le courrier jusqu'aux différentes parties de l'aire de tri ont été utilisés avec beaucoup de succès. Dans ce bureau de poste «moderne», plus de neuf kilomètres de transporteurs à courroie facilitaient le déplace-



Des commis des postes de Toronto trient le courrier. Photographie vers 1928. (Gracieuseté des Archives nationales du Canada PA129707).

ment du courrier! On a expérimenté plusieurs trieuses automatisées, mais aucune n'a été officiellement adoptée par le ministère des Postes en raison de problèmes d'efficacité.

Les grands changements technologiques dans les bureaux de poste à travers le Canada sont survenus dans le sillage de l'introduction du code postal, en 1971. Le code postal a ouvert la voie du futur. Les employés n'avaient plus à trier péniblement le courrier à la main parce qu'une nouvelle technologie a transformé le visage du bureau de poste canadien. Les nouveaux centres de tri, avec leurs grosses machines, étaient des «usines» de traitement ultra-rapide du courrier. En 1975, les étapes fondamentales du traitement du courrier étaient les mêmes qu'en 1900, mais la différence dans le nombre de lettres traitées était stupéfiante.

Les sacs postaux arrivant à la plateforme de déchargement étaient placés sur des transporteurs menant à la «réception», où un préposé les introduisait dans un ordinateur, qui les triait en différentes catégories. Quand les sacs avaient été vidés mécaniquement, des employés séparaient le courrier en sélectionnant les colis ou les lettres de formes irrégulières en vue d'un traitement séparé. Si les lettres étaient correctement affranchies et de la bonne dimension, elles passaient par la machine à courroies mobiles pour les mettre «endroit dessus» avant de les oblitérer. Le courrier était ensuite placé sur des plateaux de réception, où il attendait d'être

trié. C'est à ce moment que le LOC jouait un rôle essentiel. Il lisait tous les codes postaux imprimés et marquait un code-barres correspondant sur chaque enveloppe. En plus de transformer le code postal de chaque lettre en code-barres d'un orange phosphorescent, le LOC amorçait un tri grossier par destination et faisait suivre les lettres dont le code postal était écrit à la main, illisible ou incorrect. Par la suite, elles étaient envoyées à la batterie de pupitre de codage, où des employés les examinaient toutes. Le LOC traitait 32 000 lettres à l'heure, infiniment plus que ce que pouvait accomplir le commis le plus rapide quelques dizaines d'années auparavant! À la dernière étape du traitement du courrier, le tri final, une autre machine lisait les codes-barres imprimés et triait chaque lettre selon sa destination.

La technologie postale avait évolué très lentement au cours des 120 années suivant l'apparition du premier timbre-poste canadien, mais les 25 dernières années ont vu d'énormes changements dans le travail postal. Malgré l'avènement du courrier électronique, la demande d'une technologie de tri plus rapide et plus efficace demeure. Les effets de l'ère de l'informatique sont contrebalancés par l'accroissement de la population et une nouvelle vague de publi-postage direct. Avec près de 10 milliards d'objets de correspondance livrés au Canada au cours de la dernière année, il ne faut pas s'étonner que des machines comme le LOC continuent d'évoluer pour répondre à l'augmentation du volume de courrier. Aujourd'hui, le Musée canadien de la poste possède deux des quatre machines de la première génération du tri automatisé qui ont vu le début de la révolution technologique du service postal. Une fin intéressante pour une machine anonyme comme le LOC! ♦

Krista Cooke
Musée canadien de la poste

Un «frac» de loyaliste



Le «frac» porté par Hendrick Ten Eyck vu de face et de dos. Ce vêtement a traversé la Révolution américaine et quatre siècles d'histoire pour finalement aboutir dans une collection québécoise sans un seul accroc! Cet habit est un bel exemple des canons de la mode à la fin du XVIII^e siècle. (Photo : Francis Back. Collection : Musée Missisquoi).

Les vêtements du XVIII^e siècle sont rarissimes dans les collections québécoises. L'habit que nous vous présentons est d'autant plus surprenant qu'il a traversé les siècles sans subir de dommages.

Une histoire de famille

En 1866, Cyrus Thomas entreprend d'écrire l'histoire des Cantons-de-l'Est. Lors de ses recherches, Thomas s'arrête au village de Dunham où il découvre, au sein de la famille Ten Eyck, un habit du XVIII^e siècle qui est «dans un état de conservation remarquable si nous considérons son âge». Cyrus Thomas questionne la famille Ten Eyck sur ce vêtement et il recueille une tradition orale voulant que ce «frac» ait appartenu à leur ancêtre Hendrick Ten Eyck. Ce dernier est né en 1758, dans la petite ville de New Brunswick, au New Jersey. Quand éclate la Révolution américaine, en 1775, Hendrick Ten Eyck prend le parti de la couronne d'Angleterre. Ses convictions politiques lui attirent rapidement l'animosité des *patriots* et il se réfugie à New York qui est alors sous le contrôle de l'armée anglaise.

Selon la tradition familiale, Hendrick craignait d'être enrôlé contre son gré par les forces navales britanniques alors qu'il séjournait dans cette ville. Ses craintes étaient fondées, car la marine anglaise avait alors recours au système des *press-gangs* pour compléter ses équipages. Les *press-gangs* étaient des bandes de fiers-à-bras qui, soûlaient ou «encadraient» leurs victimes qu'ils allaient ensuite livrer sur le pont du navire contre une prime. Or, Hendrick Ten Eyck, sachant que les soldats anglais échappaient à l'action des *press-gangs*, s'empressa d'obtenir un habit aux allures militaires afin de ne pas tomber sous leur emprise.

Un parcours... sans tache!

Le vêtement dont il est question affiche toutes les caractéristiques d'un *frock coat*, que les Français appelaient par déformation un «frac», c'est-à-dire un habit d'équitation dépourvu de poches extérieures et dont les manches sont étroites. Ce «frac» est confectionné d'un drap fin de couleur écarlate et il est doublé d'une toile blanche. De gros boutons de cuivre doré

garnissent le devant et l'arrière de ce vêtement, alors que d'autres, plus petits, sont cousus au bout des manches.

Au contact de cet habit, on est frappé par le fait qu'il semble tout droit sorti de l'échoppe du tailleur qui l'a confectionné il y a plus de trois siècles. La pureté de la coupe et le soin apporté aux détails de finition témoignent que ce vêtement est l'œuvre d'un artisan en pleine maîtrise de son métier.

Aucune trace d'usure n'est apparente sur le drap de laine et la doublure de toile blanche est restée vierge. Il n'y manque aucun bouton. Rares sont les vêtements usuels qui peuvent se vanter d'avoir ainsi traversé les siècles sans subir aucun dommage! Manifestement, ce «frac» n'a pas été malmené du «vivant» de son utilisateur et il a ensuite été précieusement conservé par ses descendants.

Des zones d'ombre

Chacun sait que les traditions familiales se composent d'une part de vérités, mais également d'approximations. Dans notre cas, cet habit possède toutes les caractéristiques d'un uniforme anglais par ses couleurs (écarlate doublé de blanc) et par ses boutons placés deux par deux sur les revers, un détail souvent rencontré sur les uniformes britanniques de cette époque.

Il est difficile d'imaginer qu'un jeune homme en âge d'être mobilisé ait pu circuler en temps de guerre dans les rues de New York dans un uniforme anglais factice sans être interpellé par les autorités militaires.

Nous pensons plutôt que Hendrick Ten Eyck, une fois arrivé à New York, s'est enrôlé dans une unité de milice composée de réfugiés loyalistes, ou encore comme domestique d'un haut gradé de l'armée britannique par crainte d'être entraîné de force dans la marine anglaise. Cette hypothèse, sans contredire la tradition familiale, nous semble plus crédible.

En 1794, le père de Hendrick, Andreis Ten Eyck, un loyaliste forcené, quitte le New Jersey pour émigrer à Dunham, dans les Cantons-de-l'Est. Un an plus tard, son fils Hendrick, son épouse et ses enfants le rejoignent. Dans leurs bagages se trouvait l'habit que nous vous présentons et dont parle Cyrus Thomas, en 1866. Une descendante de Hendrick Ten Eyck, Margaret Ellis, fera don de ce vêtement au Musée Missisquoi, en 1979. ♦

Francis Back
duba@aei.ca

Brébeuf :

le collège de la montagne

Cette année, le collège Jean-de-Brébeuf célèbre ses 75 ans d'engagement dans l'enseignement, fort d'une tradition éducative qui a su mériter une renommée d'excellence. Raconter l'histoire de ce collège et mettre en relief ses aspects fondamentaux font ressortir le profil d'une institution d'enseignement à l'identité toute particulière.

À l'origine de cette institution, on retrouve les jésuites. Déjà présents en Nouvelle-France, ils quittent après la Conquête, pour ne revenir qu'en 1842, où ils vont progressivement assurer l'enseignement dans huit collèges et une université. Parmi ceux-ci, on compte le collège Sainte-Marie, fondé en 1848, à la demande de M^{gr} Ignace Bourget, évêque de Montréal.

Localisé en pleine ville, le collège Sainte-Marie connaissait, au fil des ans, les inconvénients grandissants d'un voisinage manufacturier, ainsi qu'une exiguïté qui gênait tout agrandissement. En 1908, le recteur envisageait la vente de l'édifice et le déplacement de l'institution. Un an plus tard, l'achat d'une ferme sur les flancs du Mont-Royal, confirmait cette intention. Un premier plan architectural fut dressé en 1910, mais sans la vente de l'édifice de la rue Bleury, l'entreprise souffrait d'un manque de fonds. Différentes solutions furent envisagées dans les années subséquentes, mais l'éclatement de la guerre, en 1914, fit halte à tout développement.

Le projet ressurgit en 1919, puis en 1923, où il fut décidé de construire un pensionnat sur le terrain de la montagne. Une campagne de souscription fut lancée pour en amortir le financement. Entretemps, satisfaction fut donnée aux autorités jésuites de Rome qui tardaient à approuver le projet. Enfin, la construction débuta en 1927 pour se terminer l'année suivante. L'ouverture du nouveau collège, en 1928, se fit dans le contexte inédit d'un édifice neuf, animé par l'engagement enthousiaste de ceux qui œuvraient à sa réalisation depuis plus de vingt ans. La nouvelle institution serait désormais connue sous le nom de Jean-de-Brébeuf, l'un des martyrs canadiens dont la canonisation était imminente.

L'année suivante vit l'adoption du «bill d'incorporation», ainsi que la reconnaissance officielle de l'autonomie pédagogique et financière du collège. Mais la crise économique survint la même année, avec de sérieuses conséquences pour le collège : aux intérêts de la dette vint s'ajouter, dès 1929, une baisse des inscriptions qui durera plusieurs années.



Devant le collège, vers 1935. (Archives du collège).

Le nouveau collège va néanmoins poursuivre sa mission d'enseignement avec un souci d'excellence, tant dans son programme d'études fondé sur les humanités gréco-latines, que dans son approche pédagogique visant le développement intégral de chaque élève. À l'exercice du sens critique, de la pensée logique et de la clarté d'exposition vont s'adjoindre le sens de l'esthétique, l'expression des aptitudes créatives et l'engagement communautaire. Au début des années 1930, un apprentissage de cet ordre comportait un caractère novateur indéniable.

Les inscriptions vont se stabiliser à partir de 1935. Durant les années suivantes, les premiers finissants vont quitter. Ils provenaient de toutes les couches sociales et s'engageaient dans toutes les sphères d'activités, mais leur formation dans ce creuset particulier, en faisait désormais des Anciens de Brébeuf. En 1939, la conjoncture change radicalement : l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale met fin au chômage chronique et entraîne la mobilisation pour l'effort de guerre. Pendant quelque temps, le collège logera un Corps-école d'officiers et un Corps universitaire d'entraînement aérien. Il hébergera aussi des dignitaires européens, réfugiés de guerre.

Durant la période d'après-guerre, le collège connaît un essor remarquable sur tous les plans. Sa réussite est le résultat d'efforts constants au sein de l'institution, mais aussi de la reconnaissance tangible des parents et des anciens qui s'impliquent dans son développement. Sur le plan éducatif d'abord, lorsque le collège fête son 25^e anniversaire, en 1953, parmi les nombreuses activités, on note : six symposiums sur les «Humanités au carrefour», une conférence sur «L'école à la croisée des chemins», et une autre sur «La démocratisation du système d'enseignement au Québec». Ces préoccupations, poursuivies en 1954 et 1955, avec deux autres séries de symposiums sur l'éducation, annoncent déjà les futurs débats de la grande transformation à venir.

Sur le plan physique, le collège s'agrandit. Une première phase de construction du pavillon Lalemant est réalisée en 1956, grâce au soutien d'une campagne de souscription. Cette construction palliait un manque de locaux déjà constaté dès l'ouverture de 1928. Avec la seconde phase, en 1965, ce sont l'auditorium et le gymnase qui prennent enfin corps après des années de contraintes et d'expédients.



Classe de dessin, vers 1935. (Archives du collège).

De 1955 à 1960, l'innovation porte aussi sur les plans administratifs et pédagogiques : le Conseil des études est instauré, le service d'orientation est réorganisé et toutes les instances du collège définissent leurs statuts, normes, exigences et objectifs. Il en résulte plusieurs publications qui améliorent la pédagogie interne. Cette systématique s'applique aussi à la bibliothèque. En 1952, un comité définit ses objectifs et sa politique d'achat et on entreprend, en 1955, l'énorme tâche de catalogage de tous les livres des différentes bibliothèques du collège. Ceci, en y ajoutant les 25 000 volumes acquis entre 1952 et 1957, dont beaucoup sont des œuvres devenues rares.

Sur la lancée de son évolution, le collège Brébeuf avait acquis la reconnaissance de la Conférence des universités canadiennes, qui examina les composantes de l'institution. Dans cette foulée, l'Association des professeurs de l'enseignement universitaire de Brébeuf était admise dans l'Association canadienne des professeurs d'université. Puis, le 17 octobre 1960, les jésuites annonçaient que la demande serait faite au Parlement, d'autoriser la fondation de deux nouvelles universités : l'Université Sainte-Marie et l'Université Loyola.

La demande était bien fondée, quant à la nécessité d'une nouvelle université.

Toutefois, plusieurs intellectuels et professeurs d'université s'y opposèrent en réclamant d'abord la tenue de la commission royale d'enquête sur l'éducation au Québec (Commission Parent) promise par les libéraux, au pouvoir depuis juin 1960. La Révolution tranquille était en marche. La réforme de l'éducation concernera bien plus que l'existence d'une nouvelle université : elle entraînera la naissance d'un ministère de l'Éducation, en 1964, celle des commissions scolaires régionales et des polyvalentes et, en 1967, la création des cégeps.

À partir de 1967 et jusqu'en 1973, le collège vit une mutation profonde et assumée : le cours classique arrivant à son terme et les niveaux secondaire et collégial en voie d'instauration. La mutation se fit dans le cotoiement de deux formations éducatives ayant des exigences différentes. Le collège, qui avait l'expérience des engagements, prit ses responsabilités en charge avec une conception dynamique de sa mission éducative. Sa réussite se constata dans la courbe ascendante de ses inscriptions : 800 en 1966, 938 en 1967 et 1 164 en 1968.

Depuis son ouverture, en 1928, jusqu'à la promotion des derniers bacheliers, en 1973, Brébeuf a décerné 2 220 B.A. Beaucoup de ces diplômés ont marqué

notre évolution sociale. On retient souvent le nom de plusieurs hommes politiques issus de Brébeuf, mais c'est oublier d'autres anciens qui, intellectuels critiques et réformateurs engagés, ont initié une dynamique sociale plus féconde. C'est aussi sans compter tous ceux dont la carrière, bien qu'éloignée de la scène publique, fut un apport social inestimable. Le collège, s'il a un passé, a aussi un futur : les diplômés de Brébeuf marquent, à leur tour, notre évolution collective dans des domaines désormais plus diversifiés.

Dans l'histoire récente du collège Jean-de-Brébeuf, il est un événement qui passa presque inaperçu en raison de son caractère feutré et légaliste. Il s'agit de la cession, par les jésuites, de l'institution à la nouvelle corporation du collège, en 1986. En raison de la baisse des vocations et de ses conséquences sur les engagements de ses membres, la Société de Jésus céda son dernier collège, en s'assurant que sa tradition éducative soit maintenue vivante dans la mission fondamentale de l'institution.

Le collège contemporain est désormais laïque, tout en conservant sa perspective chrétienne d'origine. Il dispense le cours secondaire et son cours collégial est essentiellement de formation générale. Si tous ses étudiants ont en commun de se destiner à des études universitaires, leur origine montre un pluralisme social et culturel évident. L'ouverture au changement et aux échanges, déjà exercée par les jésuites, en 1928, caractérise toujours une institution où ceux et celles qui ont le désir d'apprendre et de se surpasser, peuvent le faire en disant « j'ai choisi le chemin de la vérité ». ♦

Suzanne Lafrance est professeure de communications au collège Jean-de-Brébeuf.

La rédaction de ce résumé historique a été rendue possible grâce aux notes écrites par les PP. Gilles Chaussé, Louis-Bertrand Raymond et Gérard Plante, tous de la Société de Jésus. Certaines de ces notes furent publiées en 1978 et 1979 dans le *Bulletin* du collège.

1 Devise du collège Jean-de-Brébeuf : *Viam veritatis elegi.*

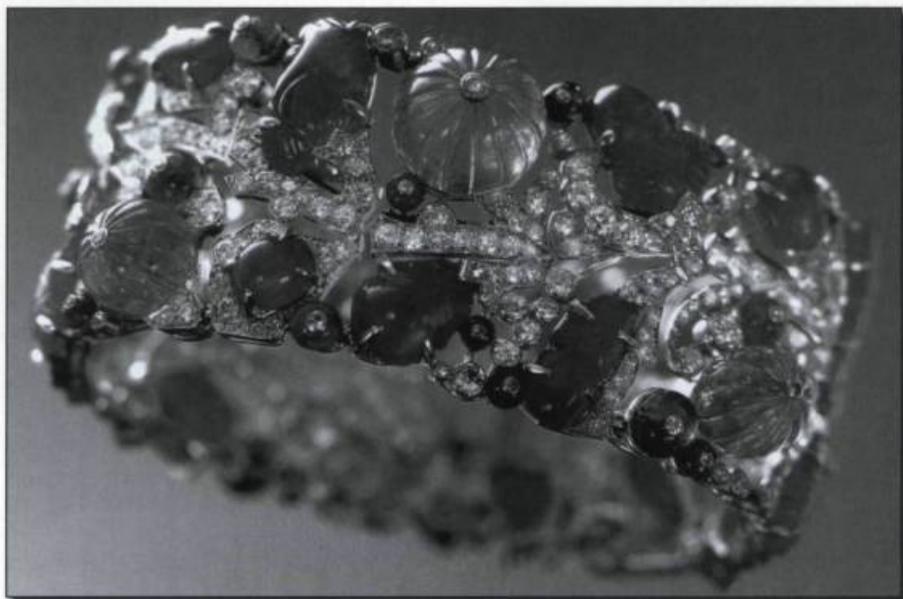
1920 - 1930 : le bijou Art déco

L'Art déco, qui tire son nom de l'Exposition internationale des Arts décoratifs tenue à Paris, en 1925, est un style résolument moderne. Son apogée se situe entre les deux guerres mondiales.

Ce mouvement se nourrit à plusieurs sources : le cubisme avec ses formes géométriques, dont Georges Braque et Pablo Picasso sont les plus célèbres représentants; les ballets russes, et leurs costumes aux couleurs vives, installés à Paris après la révolution bolchevique; l'art indien avec ses pierres sculptées et colorées; l'art égyptien popularisé à la suite de la découverte du tombeau de Toutankhamon, en 1922; l'art africain qui séduit avec ses bracelets en ébène et en ivoire, ses panthères et ses éléphants, et même l'art oriental avec ses pagodes.

Les années 1920 et 1930 en Europe, c'est l'époque des années folles. Le jazz et le charleston venus d'Amérique voisinent le Moulin-Rouge et le design haute couture de Coco Chanel, Poiret et bien d'autres. De véritables légendes vivantes se côtoient : Marlène Dietrich, Joséphine Baker, Mistinguett, Rudolph Valentino, Maurice Chevalier, etc.

Aux États-Unis, c'est le temps de la prohibition, d'Al Capone, du Ku Klux Klan et du krach de Wall Street, qui en 1929, bouleverse tout l'Occident. La grande dépression voit les marchés financiers et les prix des biens et des services chuter de façon dramatique. Les soupes populaires se multiplient...



Bracelet lanière de Cartier. Style «tutti frutti», émeraudes, rubis et saphirs sculptés, diamants montés sur platine, 1929. (Archives de l'auteure).

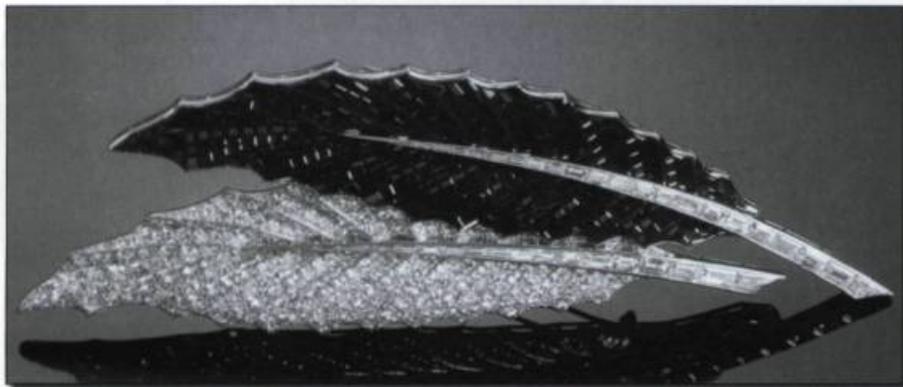
La radio, souvent fabriquée en bakélite, offre alors une bienheureuse évasion. Le cinéma gagne en popularité. Un programme double avec les actualités filmées coûte 10 cents. Greta Garbo, Jean Harlow et Mae West symbolisent la quintessence de la féminité séductrice tandis que Clark Gable, Bing Crosby, Fred Astaire font frémir le cœur de bien des femmes!

C'est dans la joaillerie que l'Art déco atteint les sommets de l'élégance. Les grands noms demeurent encore aujourd'hui familiers : Cartier, Boucheron, Laliq, Van Cleef & Arpels.

Ces artistes satisfont à la demande des nouveaux riches, ces industriels de la reconstruction de l'Europe et du développement de l'Amérique. Plusieurs grands joailliers de Place Vendôme ouvrent alors leur boutique à New York.

Après avoir contribué à l'effort de guerre, les femmes désirent affirmer leur indépendance. Le port du pantalon (introduit par Chanel), la mode des cheveux courts à la garçonne, le privilège de fumer en public et l'influence du mouvement des suffragettes le prouvent. Elizabeth Arden et Helena Rubenstein tirent profit du désir de paraître belle, sensuelle et jeune. Dans les années 1930, les femmes se lassent du look masculin. Influencées par les actrices américaines, elles arborent à nouveau les chapeaux mous et les cheveux longs.

Les robes sont finement drapées aux hanches et généreusement décolletées, sans manches, découvrant largement le cou et les poignets qui ne demandent alors qu'à s'ornier de bijoux. Les boucles d'oreilles longues (pendants d'oreilles) sont du dernier cri! Les sautoirs en perles ou en pierres dures (portés jusqu'à la taille pour le charleston et vers l'arrière pour les toi-



Clip feuilles de houx, rubis et diamants sur platine. Premier sertissage invisible par Van Cleef & Arpels, 1936. Offert à Wallis Simpson par Édouard VIII. (Archives de l'auteure).

lètes échanrées dans le dos), les pendentifs aux couleurs vives et aux formes géométriques, les épaulettes (broches pendantes que l'on pique sur une épaule), les bandeaux et colliers transformables en bracelets, embellissent les silhouettes. La transformation d'un type de bijou à un autre était d'ailleurs fort à la mode dans l'Art déco.

La montre-bracelet, d'abord portée par les officiers, est de plus en plus en vogue. Les femmes exhibent des montres bijoux, en fait des bracelets décorés de montres parfois joliment dissimulées. Lors d'une soirée, l'homme étant responsable du moment du retour, la dame se devait de lire l'heure discrètement!

L'innovation la plus importante dans le domaine du bijou a été le clip, aussi appelé «broche à pinces» ou «duette». Par paire, les clips ornent chaque côté d'une robe ou le dessus des souliers. Le clip est porté seul sur un chapeau, le revers d'une veste, ou appliqué sur un sac ou même un bracelet. Assemblées par une



Georges Barbier : illustration pour Falbalas et Fanfreluches parue dans l'*Almanach des Modes*, 1924. (Archives de l'auteure).

charnière spéciale, les deux parties forment une broche unique plus imposante.

Soulignons l'innovation du serti invisible par Van Cleef & Arpels dans les années 1930. On utilise des pierres minutieusement calibrées qui sont juxtaposées les unes contre les autres dans un filet d'or invisible vu de face. Le travail s'effectue entièrement sur l'arrière du bijou.

Dans l'Art déco, on apprécie les métaux blancs : platine, or blanc, argent, chrome et acier. Sur fond de diamants et même de strass, les pierres souvent sculptées (fruits, scarabées, etc.) et de couleurs contrastantes révèlent des effets étonnants : rubis, émeraude, saphir, onyx, lapis-lazuli, agate, corail, jade, ivoire. Les pierres synthétiques, le verre et la bakélite sont également à l'honneur.

La fameuse bakélite est un matériau inventé par le Dr Leo Baekeland, en 1909. Par accident, celui-ci crée une résine pouvant être moulée en bijoux. Ces derniers, de couleur noire, brune, rouge, orangée et jaune, sont aujourd'hui recherchés, car ils symbolisent toute la nostalgie d'une époque...

Les objets populaires, véritables bijoux sertis de pierres et fabriqués par les joailliers avec des métaux précieux comme l'or ou l'argent, sont : le poudrier, la minaudière, le fume-cigarette, les coffrets à cigarettes (fumer en public fait «chic»; être chic, c'est le compliment ultime!), les petites boîtes et les pochettes de soirée pour les mondanités des nouveaux riches. De nos jours, on retrouve ces magnifiques créations dans les musées et les grandes collections.

Dès les années 1920, Coco Chanel et Elsa Schiaparelli proposent des bijoux de fantaisie pour accompagner leurs collections haute couture. Ce type de bijou fait de métal blanc, de pierres du Rhin (verre) et de plastique ouvre un nouveau créneau. Les motifs s'inspirent des bijoux précieux, de thèmes humoristiques ou de la vitesse que l'on vénère (automobile, lévrier, gazelle).

Dans les années 1930, on s'entiche de l'alliance platine-diamants pour son «look tout blanc». On aime également les bijoux massifs, audacieux et géométriques sans ajouts décoratifs.



Pendants d'oreilles, influence chinoise, jade, émeraudes et diamants sur platine, vers 1925. (Archives de l'auteure).

À la fin de cette décennie, les États-Unis émergent de la grande dépression, la guerre gronde en Europe et la France n'est plus le centre du monde en joaillerie. Les têtes couronnées et la noblesse européenne perdent de l'influence dans un univers qui change. La Seconde Guerre mondiale referme à tout jamais le chapitre de l'importance des royautés dans l'histoire de la bijouterie. L'ère des stars de Hollywood s'impose!

Au Québec, Henry Birks et fils maintient son statut de leader et prend alors l'une des décisions les plus opportunes de son histoire : la création de la désormais célèbre boîte bleue, ornée des deux B inversés et du lion des armoiries familiales. En parallèle, Dupuis et frères à Montréal emploie 1 500 personnes tandis que les magasins Paquet et Laliberté habillent les belles dames de Québec! ♦

Jocelyne Rouleau est gemmologue, diamantaire, spécialiste des bijoux de succession. La Boîte à Bijoux, 1323, avenue Maguire, bureau 101, Sillery (Québec).



Alexander Reford (dir.). *Au rythme du train 1859-1970*. Québec, Les Publications du Québec, 2002, 193 p.

Lucie Desrochers (dir.). *Œuvres de femmes 1860-1961*. Québec, Les Publications du Québec, 2003, 207 p.

Les huitième et neuvième titres de la belle collection «Aux limites de la mémoire» réunissent des centaines de photographies historiques, souvent inédites et d'une grande beauté, tout comme dans les ouvrages précédents de cette série, dont certains avaient d'ailleurs été louangés dans les pages de cette revue. Chaque livre offre une photo par page, accompagnée d'un court texte chargé de révéler sa valeur historique ou ethnographique. Presque toutes les régions du Québec y sont tour à tour représentées.

Le livre *Au rythme du train* confirme que l'histoire des transports donne l'occasion d'évoquer le cours de presque toutes les activités humaines d'une nation à une époque donnée, et se range dans cette catégorie des livres portant sur un sujet précis, mais qui révèlent en fait tout un univers de réalités très diverses, ayant considérablement changé au cours des décennies. C'était le temps où même le premier ministre utilisait le train!

Les premiers chapitres décrivent plusieurs étapes de la fabrication des trains en usine et l'aménagement des voies ferrées, qui s'effectuait au prix d'un long défrichage des forêts et la négociation des pentes abruptes. On y découvre de très belles photos datant du début du XX^e siècle, comme le gigantesque viaduc ferroviaire de Cap-Rouge (longtemps surnommé le «treceel» pour imiter le mot anglais *trestle*), ou encore ce curieux petit

pont tournant, toujours existant, érigé au-dessus du canal Lachine, non loin de la gare de Montréal. Une autre photo montre clairement les deux voies ferrées parallèles sur le pont de Québec, avant que les automobiles puissent y circuler (p. 45). D'autres photographies plus anciennes évoquent des scènes légendaires ou parfois inimaginables, comme ces rails de chemin de fer posés témérairement sur un pont de glace, durant l'hiver de 1884, au-dessus du fleuve Saint-Laurent (p. 18). C'était l'époque où les propriétaires du pont Victoria de Montréal interdisaient l'usage de leurs rails à leurs compétiteurs!

Comme on peut le voir dans ce livre très réussi d'Alexander Reford, le train constituait un mode de vie spécifique dans notre pays, avec ses locomotives affrontant les bancs de neige, plus tard avec ses cabines de luxe, ses modestes gares régionales, ses ouvriers spécialisés (comprenant de nombreux contrôleurs noirs), sans oublier les différents groupes de voyageurs : nouveaux mariés entourés de villageois à la gare, jeunes vacanciers aisés en route vers les Laurentides pour le ski, soldats appelés sous les drapeaux, zouaves en route vers l'Italie. L'ouvrage offre en outre quelques photographies des tramways de Montréal et de Québec. Le chapitre sur les catastrophes ferroviaires contient des photos saisissantes de déraillements, collisions, bris de terrain ou effondrements de ponts. Malgré le caractère tragique de ces images, il importait de ne pas les occulter dans un ouvrage aussi complet.

Plus que beaucoup de titres de cette collection, *Au rythme du train* permet de raconter indirectement tout un pan de notre histoire, par l'évocation de la spécificité de nos chemins de fer et les multiples professions de leurs employés. Par la précision de ses notices et la variété de ses photos judicieusement choisies, ce beau livre figurera certainement parmi les meilleurs de sa collection.

En contraste évident avec l'univers essentiellement masculin des trains, le livre *Œuvres de femmes 1860-1961* illustre le travail revalorisé de nos mères, grand-mères, ouvrières, fermières ou religieuses. Comme dans l'ouvrage précédent, les thématiques sont souvent construites autour de la vie professionnelle et des rôles sociaux : les écoles et la vie religieuse, le mariage et la famille, les femmes au travail à la ville ou sur la ferme. Les photographies d'une grande variété montrent des femmes dans une multitude de situations et de lieux : des classes féminines ou mixtes dans des écoles de village ou des pension-

nats, des ménagères dans leurs cuisines, des clientes au marché public, des ouvrières dans des usines et de nombreux portraits de groupes.

Les légendes accompagnant les photos contiennent parfois beaucoup de détails et de chiffres, mais les photos demeurent éloquentes et évocatrices. Je reste toutefois déçu par l'imprécision de plusieurs légendes de ce volume, qui trop souvent ne fournissent aucun commentaire quant au contenu de l'image (p. 44, 45, 46, 48, 59). Dans ces cas, on a l'impression que l'image est uniquement au service d'un plaidoyer stigmatisant la mise à l'écart des femmes de la vie sociale et surtout du pouvoir, ce qui en soi est loin d'être faux. En outre, une erreur assez flagrante subsiste : s'il est vrai que l'Université Laval avait bien occupé un édifice à Montréal, au début du XX^e siècle (sur le site actuel de l'UQAM), la photo montrée à la page 25 n'a pas été prise à Montréal, comme le suggère la légende : celle-ci correspond en fait à l'ancien édifice central de l'Université Laval, situé rue Sainte-Famille, dans le Vieux-Québec. Cet immeuble et cette entrée n'ont d'ailleurs pratiquement pas changé lorsqu'on examine cette photo, même après plus de 50 ans.

Chacun à sa manière, les livres *Au rythme du train* et *Œuvres de femmes* proposent une histoire du Québec par l'image, inévitablement succincte et épisodique, mais qui devrait inciter à poursuivre la réflexion et les lectures.

Yves Laberge



Josiane Boulad-Ayoub et François Blanchard. *Les Grandes Figures du monde moderne*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 580 p.

Les Grandes Figures du monde moderne est un ouvrage qui se résume en un tournemain. Il raconte «un grand récit : celui des faits, des institutions sociales et politiques, des grandes figures de la pensée, de l'art, des lettres, de la science et de la technique qui ont constitué le monde moderne» (p. 9-10). Voilà ce que l'on appelle un vaste programme!

Quel ambitieux défi se sont donc donné Josiane Boulad-Ayoub, François Blanchard et leurs collaborateurs. De la Renaissance à la Révolution française, *Les Grandes Figures du monde moderne* brosse un panorama de quatre siècles déterminants dans le façonnement du



monde actuel. Plus particulièrement, ce sont les principaux courants de pensée et les découvertes qui ont marqué la Renaissance, le Grand Siècle et le Siècle des lumières qui sont scrutés.

Tous plus illustres les uns que les autres, une galerie de personnages ayant marqué l'Histoire sont passés en revue. Montaigne, Rabelais, Locke, Galilée, Descartes, Spinoza, Leibniz, Newton, Voltaire, Rousseau, Goethe et Kant sont du lot. Et c'est tant leur œuvre que leur contribution à l'humanité, sur les plans scientifique, politique, artistique ou littéraire dont il est question, dans un souci de concision et de vulgarisation – souci qui a été respecté par l'ensemble des auteurs tout au long des 25 chapitres.

Signe des temps sans doute, l'ouvrage est accompagné d'un CD-ROM. Plus qu'une simple réplique de la version papier, le CD-ROM comprend une bibliographie d'hyperliens sur le Web ainsi qu'un supplément intéressant par rapport au livre : les quelques centaines d'illustrations y sont en couleurs.

Synthèse plus qu'analyse, *Les Grandes Figures du monde moderne* est parfaitement réussi dans la mesure où on le prend pour ce qu'il est : un ouvrage de base, voire de référence, qui se veut à la portée de tout un chacun. Enfin, soulignons l'imposante bibliographie qui invite le lecteur à aller plus loin selon ses besoins et intérêts.

Jean-François Bouchard

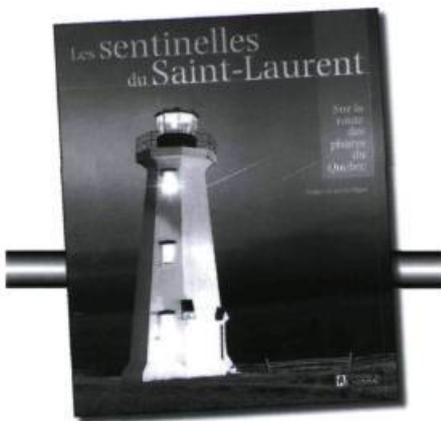


Patrice Halley et al. *Les Sentinelles du Saint-Laurent. Sur la route des phares du Québec*. Montréal, Éditions de l'Homme, 2002, 256 p.

Le photographe Patrice Halley a parcouru des lieux où peu d'entre nous pourraient se rendre, en visitant systématiquement les phares du Québec, de l'estuaire du Saint-Laurent jusqu'au golfe, en incluant l'île d'Anticosti et les îles de la Madeleine. La plupart de ces phares sont isolés et souvent inaccessibles, loin des routes, érigés sur des îles inhabitées ou sur des sites accessibles seulement par bateau (comme celui de Pointe-des-Monts, qui n'est pourtant pas situé sur une île). Ils sont toutefois bien visibles de la mer, et c'est précisément leur rôle.

Comme l'explique Andréa Neu, un grand nombre de ces phares étaient progressivement abandonnés au milieu du XX^e siècle; l'automatisation avait fait disparaître le dur métier de gardien de phare, puis une vague de démolition des phares abandonnés avait eu lieu à partir de 1970. Comme c'est souvent le cas dans notre pays, il a fallu convaincre les autorités de la valeur patrimoniale de ces phares anciens pour faire cesser leur destruction.

Beaucoup de ces majestueux monuments maritimes datent du XIX^e siècle. Le premier phare du Saint-Laurent avait été construit en 1809 sur l'île Verte, et celui-ci fut le seul pendant 21 ans. De nombreux naufrages et des milliers de victimes avaient rendu nécessaire l'érection de ces repères visuels.



Les textes présentent successivement chaque phare du Saint-Laurent; les commentaires traitent de l'historique de l'emplacement, de l'architecture de l'édifice, de la vie quotidienne des anciens gardiens de phares et de son usage actuel (musée, lieu de villégiature, centre de recherche). Le pilote Jean Cloutier signe le meilleur texte de l'ouvrage, précis et instructif, sur son travail d'escorte et d'accompagnant pour le pilotage provisoire de l'un de ces 7 000 navires étrangers naviguant chaque année sur le fleuve

Saint-Laurent, dans ce cas entre Québec et Les Escoumins, là où la profondeur varie entre seulement une quinzaine de mètres (près de l'île d'Orléans) et jusqu'à 300 mètres (après Tadoussac). À ces obstacles invisibles que sont les hauts-fonds s'ajoutent plus de 84 îles et îlets, uniquement entre Québec et Pointe-des-Monts.

Plus d'une centaine de photos grand format en couleurs, pas toujours légendées et jamais datées, constituent l'essentiel de l'ouvrage. En outre, quelques photos d'époque, non datées, se retrouvent dans les premières pages. Le livre *Les Sentinelles du Saint-Laurent* constitue un magnifique album de photographies et comblera ceux qui aiment l'histoire maritime, les paysages, les îles ou ceux qui veulent découvrir des coins méconnus du Québec.

Yves Laberge



Jean-Yves Grenon. *Pierre Dugua de Mons. Fondateur de l'Acadie (1604-1607) et cofondateur de Québec (1608-1613)*. Charente-Maritime, Archives départementales, 2001, 33 p.

La Société historique de Québec vient de publier une troisième édition d'un ouvrage consacré à Pierre Dugua de Mons, fondateur de l'Acadie et instigateur de la fondation de Québec, en 1608.

Sous la plume de Jean-Yves Grenon, diplomate à la retraite, féru d'histoire, cet ouvrage a pour but de faire connaître ou de rappeler le rôle primordial qu'a joué ce personnage pourtant méconnu et même oublié. En effet, le nom de Pierre Dugua de Mons a souvent été tenu dans l'ignorance.

L'auteur a voulu combler cette lacune. Des études, des recherches minutieuses, des entrevues avec des historiens, des visites à Royan, en France, où est né le personnage, lui ont donné la place qui lui convient dans l'épopée de la fondation de l'Acadie, en 1604, et de Québec, en 1608.

Né à Royan, en Charente-Maritime, en 1560, Pierre Dugua de Mons fit d'abord une carrière militaire sous la bannière d'Henri de Navarre, devenu Henri IV. Financier et homme de grande vision, Dugua eut l'idée de fonder une colonie en Amérique. Après avoir parlé de son projet au roi et obtenu de ce dernier le titre de lieutenant-général, il fit appel à un de ses compatriotes du nom de Samuel de Champlain, natif de Brouage, l'intéressa à l'affaire et entreprit avec lui cette extraordinaire aventure.

En 1599, Dugua eut l'occasion d'accompagner son ami Pierre Chauvin au poste de traite de Tadoussac. Les événements s'enchaînèrent : en 1604, avec Champlain, il organise et effectue une expédition sur la côte de l'actuel Nouveau-Brunswick et à l'île Sainte-Croix, hiver désastreux s'il en fut un. L'année suivante, la petite colonie déménage ses pénates à Port-Royal, aujourd'hui Annapolis Royal.

Se trouvant en grande difficulté financière, la compagnie du sieur de Mons doit renoncer et rentrer en France, en 1607. Les deux hommes – Dugua et Champlain – se retrouvent n'ayant pas abandonné ce grandiose projet. Dugua fournit l'argent nécessaire et il mandate Champlain pour établir une colonie à Québec, ce qui se fera l'année suivante. Ces deux hommes sont donc étroitement associés dans cette gigantesque entreprise.

Monique Duval

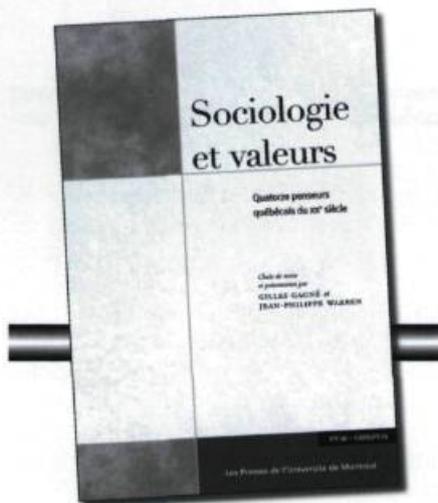


Gilles Gagné et Jean-Philippe Warren (sous la direction de). *Sociologie et valeurs. Quatorze penseurs québécois du XX^e siècle*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2003, 393 p.

L'histoire de la sociologie telle que pratiquée au Québec constitue un domaine rarement enseigné dans nos universités et peu abordé dans l'édition, malgré l'intérêt des travaux de nos universitaires ayant été publiés dès le début du XX^e siècle. Afin de combler cette déficience, l'essentiel du recueil *Sociologie et valeurs* rassemble des articles d'époque ou de larges extraits de textes historiques de quatorze penseurs québécois en sciences sociales, parmi lesquels on découvrira des noms relativement méconnus mais influents en leur temps, comme Léon Gérin, Édouard Montpetit, Arthur Robert, Esdras Minville. Les textes et leurs auteurs respectifs sont méticuleusement présentés par les responsables de la publication afin de préciser le contexte historique et mettre en évidence la contribution de ces sociologues, pédagogues ou théoriciens.

La première moitié de l'ouvrage demeure la plus instructive et offre plusieurs redécouvertes du point de vue historique. L'article de Léon Gérin (1863-1951), datant de 1905 et portant sur «La vulgarisation de la science sociale chez les Canadiens français», insiste sur la pertinence de la recherche sociologique selon les méthodes d'observation de l'école française. Plus

loin, une conférence fort à propos d'Édouard Montpetit (1881-1954) apparaît comme une véritable leçon d'éducation à la citoyenneté, lorsqu'il vante – avec ferveur – les nobles vertus du civisme : «Si vous aimez votre pays, faites-lui, en votre personne, le cadeau d'un bon citoyen.» (p. 88). C'était en 1921.



Contrairement à ce que l'on pourrait penser, et malgré l'influence de la philosophie thomiste sur beaucoup de textes ici reproduits, la sociologie québécoise du début du XX^e siècle était particulièrement ouverte sur le monde. Ainsi, un article d'Arthur Robert (1876-1939), publié en 1922, propose une critique des conceptions morales des sociologues français Émile Durkheim et Lucien Lévy-Bruhl. D'ailleurs, autre signe d'ouverture, on remarque que la plupart des auteurs réunis ici avaient fait des études universitaires en Europe et citaient fréquemment dans leurs écrits bon nombre de penseurs français.

Plus loin, un article rare de Jean-Charles Falardeau (1914-1989) pose la question, souvent reprise depuis, à savoir : «Qu'est-ce que la sociologie?» Ce texte datant de 1949 figure parmi les meilleurs de l'ensemble. Ancien élève du sociologue américain Everett Hughes, Falardeau traduira en français la monographie que son maître avait consacrée à Drummondville (*French Canada in Transition*, University of Chicago Press, 1^{re} édition en 1944), et s'inspirera de ses recherches sur le terrain pour initier à son tour des travaux d'écologie urbaine portant sur la ville de Québec. L'article de Fernand Dumont, «La raison en quête d'imaginaire», poursuit les interrogations de Jean-Charles Falardeau sur la fonction de l'imaginaire social.

Plus près de nous et forcément plus familière, la deuxième moitié de l'ouvrage

réunit des textes de sept sociologues contemporains comme Guy Rocher, Fernand Dumont et Marcel Rioux. Les textes retenus pourraient se classer en deux catégories : ceux qui abordent des questions sociologiques (les problèmes théoriques, les paradigmes, la culture), et ceux, moins nombreux, portant spécifiquement sur le Québec. Ouvrage dense et exigeant, *Sociologie et valeurs* conviendra particulièrement aux chercheurs en histoire des idées et en épistémologie des sciences sociales.

Yves Laberge



Paul Labonne. *Paul Sauvé. Désormais, l'avenir (1907-1960)*. Outremont, Point de fuite, 2002, 109 p.

Paul Sauvé est un personnage important dans l'histoire du Québec : il a entamé des réformes avant l'avènement de la Révolution tranquille. Paul Labonne, historien et muséologue, s'est intéressé à la vie de Paul Sauvé dans son ouvrage intitulé *Désormais l'avenir*. Il raconte la vie du politicien, mais il évoque également celle de son père, Arthur Sauvé, qui, lui aussi a été très actif sur la scène politique provinciale et fédérale.

Élu député conservateur dans le comté des Deux-Montagnes, en 1930, Paul Sauvé devient le plus jeune député à occuper le poste de président de l'Assemblée législative lorsque l'Union nationale prend le pouvoir, en 1935. Après avoir participé à la Deuxième Guerre mondiale, il devient



ministre du Bien-Être social et de la Jeunesse, en 1945, dans le cabinet de Maurice Duplessis jusqu'au jour où ce dernier meurt subitement, en 1959. Après un vote unanime des unionistes, Paul Sauvé est appelé à diriger le Québec. Contrairement à son prédécesseur, il se montre plutôt conciliateur. Il réconcilie le gouvernement

du Québec avec Ottawa et il modernise l'appareil de l'État. Paul Sauvé prépare en fait la Révolution tranquille, mais il ne pourra pas la réaliser puisqu'il meurt après 112 jours au pouvoir.

L'auteur nous amène dans les coulisses de l'arène politique en nous racontant la relation privilégiée qui existait entre Arthur et Paul Sauvé. Il nous apprend également que Paul Sauvé était le seul ministre qui remettait en question les décisions de Maurice Duplessis et qu'il a souvent songé à démissionner étant donné la poigne de fer de l'ancien premier ministre. Le texte est appuyé par des photos inédites dont l'une qui présente la famille Sauvé qui aimait beaucoup la nature avec un immense flétan de 240 livres!

Bref, l'ouvrage de Paul Labonne est excellent pour découvrir un homme rarement évoqué en profondeur dans l'histoire du Québec.

Marie-Eve Shaffer



Jan Spurk. *Critique de la raison sociale. L'École de Francfort et sa théorie de la société*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 237 p.

L'École de Francfort n'est pas un immeuble que l'on pourrait visiter lors d'un séjour en Allemagne, c'est un courant de pensée philosophique qui a été articulé par deux sociologues allemands, Max Horkheimer (1895-1973) et Theodor W. Adorno (1903-1969), à partir de 1922. Ces universitaires s'inspirèrent du marxisme, de la psychanalyse et de la philosophie allemande pour forger une théorie critique sur les mécanismes de contrôle qui régissent la société. L'avènement du III^e Reich force ces intellectuels à s'exiler dès 1933, et après bien des épreuves, le groupe se retrouve à New York pour poursuivre ses recherches. Mais Horkheimer s'adapte mal à l'Amérique; il persiste à vouloir publier en langue allemande la revue de son Institut, même s'il est transposé aux États-Unis (p. 41). Adorno n'apprécie pas beaucoup les Américains, qu'il juge «superficiels» (p. 156). Ils obtiennent néanmoins le financement qui leur permet de rédiger leurs études les plus importantes et ils retourneront en Allemagne de l'Ouest une fois la reconstruction terminée.

Comme l'avait fait l'Américain Martin Jay dans *L'imagination dialectique : histoire de l'École de Francfort et de l'Institut de recherches sociales (1923-1950)* (traduit



en français chez Payot, en 1977), le livre *Critique de la raison sociale* raconte les étapes de la formation de ce courant de pensée, et les parcours de ses principaux auteurs, et les aspects de leur théorie qui persistent de nos jours. Même s'il n'y est pas spécifiquement question du Canada, l'influence de ces chercheurs sur nos universitaires était non négligeable. L'École de Francfort touche la sociologie de la connaissance, la propagande, la culture de masse, les études sur la radio et sur les théories de la communication. Ce livre dense de Jan Spurk conviendra aux lecteurs déjà familiers de l'œuvre de Horkheimer et Adorno, dont l'essentiel se trouve dans le livre *Dialectique de la raison* (Gallimard, 1974), préalable nécessaire à la lecture de cette *Critique de la raison sociale*.

Yves Laberge



Gérard Desrosiers. *Mémoires d'un médecin de campagne*. Montréal, Desrosiers et associés inc., 2003, 220 p.

Préfacé par l'historien bien connu, Marcel Trudel, ce livre du docteur Gérard Desrosiers raconte l'histoire d'un médecin de campagne qui a pratiqué à Saint-Narcisse, en Mauricie, et, ces dernières années, à Trois-Rivières, pendant 50 ans!

Le domaine de la médecine a évolué si rapidement que la vie quotidienne de cet homme vaillant et intrépide nous apparaît d'un autre âge.

Le docteur Desrosiers est un conteur. Son style à la fois naturel et captivant nous entraîne dans une série de situa-

tions et d'aventures qui tiennent parfois de l'exploit. Ce pan de vie mouvementée se lit avec bonheur.

Exercer la médecine à la campagne est une tâche difficile, ardue, mais combien gratifiante! Les jeunes d'aujourd'hui ne sauraient imaginer les sacrifices et le courage, la présence d'esprit que pouvait exiger la pratique de la médecine à la campagne. Le médecin se devait d'être polyvalent, c'est-à-dire «spécialiste en tout».

Le docteur Desrosiers a droit à notre admiration à un double titre : celui d'avoir pris soin d'un bassin étendu de malades, mais aussi celui d'avoir réussi à créer, avec l'aide la Société Saint-Jean-Baptiste, un réseau de bibliothèques municipales et scolaires en Mauricie. L'exemple a été suivi par de nombreux villages à la grandeur du Québec.



Les mémoires de ce médecin de campagne témoignent d'une carrière remplie de dévouement où s'entremêlent anecdotes amusantes et moments pathétiques. Ils nous font prendre conscience du chemin parcouru par la médecine et la culture à travers ces décennies.

Les médecins de campagne (existent-ils encore?) ont été des pionniers, des créateurs et des modèles. Ces médecins de famille prenaient le temps de soigner, le plus souvent de guérir, mais aussi celui de connaître leurs malades.

Le livre du docteur Desrosiers est agrémenté de nombreuses photographies qui ajoutent à l'intérêt du récit.

Madeleine des Rivières



Louis-Antoine de Bougainville. *Écrits sur le Canada : mémoires, journal, lettres*. Sillery, Septentrion, 2003, 430 p.

Pierre Pouchot. *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale*. Sillery, Septentrion, 2003, 324 p.

Ces deux ouvrages fascinants s'adressent à ceux qui aiment entendre parler d'aventures. Effectivement, les mémoires de ces deux militaires français en Amérique du Nord, lors de la guerre de 1756-1763, sont truffés de renseignements sur la perception du Canada et de ses habitants et sur les tactiques militaires de l'époque.



Louis-Antoine de Bougainville, capitaine dans l'armée, fut nommé aide de camp du marquis de Montcalm, puis commandant des troupes du Canada, en février 1756. Tous les deux quittèrent la France, au mois d'avril de la même année. Bougainville raconte ses expériences jusqu'en novembre 1758. Il note de façon détaillée le nombre de combattants dans les victoires importantes : le siège de Chouagen, sur le lac Ontario, en 1756 (p. 124-130), sur le lac Champlain, en 1757 (p. 130-140, 220-238) ainsi que la bataille de Carillon, en 1758 (p. 250-300). Il retourne en France, en novembre 1758, afin de demander des renforts et il revient, en mai 1759, à titre de colonel pour commander le camp de Beauport. Toutefois, il écrit très peu sur les événements survenus après ce voyage en France.

L'ingénieur militaire Pierre Pouchot est capitaine dans l'armée lorsqu'il entreprend son séjour au Canada (à Catarauqui), en juillet 1755. Il est plus actif dans la région des Grands Lacs. Selon l'éditeur Catherine Broué : «Pouchot présente un point de vue différent de celui du journal

de Bougainville, plus représentatif des événements qui se sont déroulés autour du lac Champlain à la même époque». En 1756, le gouverneur de Vaudreuil sollicite pour Pouchot une commission de lieutenant-colonel. Pouchot prit le commandement du fort de Niagara, qui tomba, en juillet 1759 (p. 90-166). Après un échange de prisonniers, il revint commander le fort de Lévis, qui tomba à son tour, en mars 1760 (p. 166-175).

Dans ces deux livres, on retrouve des commentaires fort intéressants sur les relations avec les Autochtones et la milice canadienne – surtout au sujet de la guerre dans les bois. Ils commentent les décisions françaises (et les relations entre Montcalm et Vaudreuil). Ce qui est frappant, c'est l'importance accordée à la marine. En lisant les vingt lettres qu'il a écrites et qui sont reproduites dans cet ouvrage, on peut découvrir un Bougainville beaucoup plus ouvert. Quant à Pouchot, ce dernier décrit de façon très détaillée ses observations topographiques.

Ces deux publications rendent plus accessibles des interprétations importantes de la guerre de 1756-1763. Les mémoires de Pouchot, publiés en anglais en 1866 et en 1994, sont présentées avec des notes très utiles en marge du texte principal, de même qu'avec un index pertinent. Malheureusement, la table des matières, surtout pour les tomes un et deux, laisse à désirer. Fort heureusement, celle des écrits de Bougainville est excellente. On y retrouve aussi un bon index ainsi qu'une intéressante préface d'Étienne Taillemite.

John MacFarlane



Conrad Laforte. *Contes traditionnels du Saguenay*. Québec, Nota bene/Va bene, 2001, 300 p. (Coll. Menteries drôles et merveilles).

La culture de tradition orale offre une résistance à l'ethnologue souhaitant l'étudier : la documentation. La première étape de la recherche consiste à recueillir, dans les mémoires individuelles, les souvenirs qui permettront de reconstituer l'histoire collective – la pratique du conte de tradition orale.

Pour constituer son anthologie des *Contes traditionnels du Saguenay*, Conrad Laforte, chercheur de l'Université Laval lié au Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires (CELAT), a réalisé au cours des années 1950 une série d'entretiens avec quatre «informateurs», soit

trois conteurs et une conteuse, qu'il considère comme «les véritables auteurs» (p. 11) de ce recueil. À partir de ce fonds, l'auteur a effectué un choix de dix-sept histoires, des «contes merveilleux, des contes à rire, des contes d'animaux, et un conte dit «à formule ou à répétition» [afin] de faciliter l'étude de certains aspects de répertoires particuliers (p. 10). La variété du corpus laisse à penser que la tradition du conte populaire au Saguenay, à l'époque où elle se pratiquait, dans les camps de forestiers l'hiver et lors de veillées en famille, était foisonnante et vivante – à l'image de la tradition internationale. Cependant, M. Laforte estime qu'elle a décliné au moment de l'invention de la radio, pour pratiquement s'éteindre avec l'apparition de la télévision.



Même si le lecteur n'a pas l'intention de se mettre à l'étude de la tradition orale du conte au Saguenay, il aura un plaisir certain à «écouter» conter les histoires (didactiques, loufoques, voire scatologiques) transmises en guise de mémoire d'une génération à l'autre. Les textes de ce recueil laissent littéralement «entendre» les expressions savoureuses des conteurs et transparaître le fil de narrations parfois répétitives et erratiques. Un glossaire des usages linguistiques vernaculaires des conteurs a d'ailleurs été dressé afin d'aider le lecteur à comprendre leur français. Mais une question taraude ce même lecteur – cependant, elle n'altère pas le plaisir de cette lecture : si l'on doit recourir à un glossaire pour comprendre le langage des conteurs, inhérent à leurs histoires et tout aussi coloré, n'est-ce pas un indice que l'apport de ces conteurs à la mémoire collective reste précaire, et ce, malgré la récente reprise de la pratique orale du conte?

Julie Gaudreault

ARTS ET PATRIMOINE

Dufour, Marie et Suzel Brunel. *Prenez l'île sous votre aile*. Québec, Commission des biens culturels du Québec/Le ministère de la Culture et des Communications/MRC de l'Île-d'Orléans, 2003, 12 fiches.

Harris, Bill. *New York. Mille monuments*. Paris, Éditions Mengès, 2003, 573 p.

Leblanc, Monique Genest. «Une jolie ceinture à flesche». *Sa présence au Bas-Canada, son cheminement vers l'Ouest, son introduction chez les Amérindiens*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 178 p.

Le Patrimoine : une richesse à cultiver! Montréal, Réseau Histoire de l'UQAM, 2003, 165 p. (5^e Journée Carrière).

Pomerleau, Jeanne. *Des métiers pour l'Âme. Métiers des campagnes 1*. Sainte-Foy, Les Éditions Gid, 2003, 180 p.

Pomerleau, Jeanne. *Des métiers pour le Corps. Métier des campagnes 2*. Sainte-Foy, Les Éditions Gid, 2003, 262 p.

Pomerleau, Jeanne. *Des métiers pour le Voisinage. Métiers des campagnes 3*. Sainte-Foy, Les Éditions Gid, 2003, 183 p.

Rabaska. *Revue d'ethnologie de l'Amérique française*. Numéro 1, Québec, Société québécoise d'ethnologie, 2003, 238 p.

Sale, Giovanni (dir.). *L'Art des jésuites*. Paris, Éditions Mengès, 2003, 318 p.

ESSAIS

Châtel, Vivianne et Marc-Henry Soulet. *Agir en situation de vulnérabilité*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 214 p.

Cornellier, Louis. *À brûle-pourpoint. Interventions critiques*. Sillery, Éditions du Septentrion, 2003, 127 p.

Dubuc, Pierre. *L'autre histoire de l'indépendance*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2003, 288 p.

Études canadiennes/Canadian Studies. Bordeaux, Association française d'études canadiennes, 2003 (n° 54), 173 p.

Knapp, Sandra. Préface de Jean-Marie Pelt. *Le voyage botanique*. Paris, Éditions Mengès, 2003, 336 p.

Otero, Marcelo. *Les règles de l'individualité contemporaine! Santé mentale et société*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 322 p. (Coll. Sociologie contemporaine).

Horizons philosophiques. «Au risque du bonheur». Longueuil, Collège Édouard-Montpetit, automne 2003 (volume 14, n° 1), 154 p.

Morisset, Lucie K. et Luc Noppen. *Identités urbaines. Échos de Montréal*. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 318 p.

Venne, Michel (dir.). *Justice, démocratie et prospérité. L'avenir du modèle québécois*. Montréal, Québec Amérique, 2003, 254 p. (Coll. Débats).

HISTOIRE

Bernier, Serge et John MacFarlane (dir.). *Canada, 1900-1950. Un pays prend sa place. A Country Comes of Age*. Ottawa, Organisation pour l'histoire du Canada, 2003, 253 p.

Bouvier, Patrick. *Déserteurs et insoumis. Les Canadiens français et la justice militaire (1914-1918)*. Outremont, Athéna édition, 2003, 149 p. (Coll. Histoire militaire).

Castonguay, Jacques. *C'était la guerre à Québec 1939-1945*. Montréal, Art Global inc., 2003, 189 p.

Serge Courville et all. *Histoire de Beauce-Etchemin-Amiante*. Sainte-Foy, Les Éditions de l'IQRC, 2003, 1 047 p. (Coll. Les régions du Québec, 16).

Fortin, Jean-Charles et Paul Larocque. *Histoire des Îles-de-la-Madeleine*. Sainte-Foy, Les Éditions de l'IQRC, 2003, 399 p. (Coll. Les régions du Québec, 15).

Hamel, Solange. *Les Patriotes oubliés de la Montérégie*. Saint-Alphonse-de-Granby, Éditions de la Paix, 2003, 129 p. (Coll. Patrimoine).

Ménard, Sylvie. *Les enfants sous surveillance. La rééducation des jeunes délinquants au Québec (1840-1950)*. Montréal, VLB Édition, 2003, 247 p.

Mens. *Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*. Automne 2003, volume IV, n° 1, 176 p.

Provencher, Jean. *Le Carnaval de Québec. La grande fête de l'hiver*. Sainte-Foy/Québec, Éditions Multimondes/Commission de la capitale nationale du Québec, 2003, 127 p.

Yanacopoulo, Andrée. *Le Regroupement des femmes québécoises 1976-1981*. Préface de Louise Harel. Montréal, Point de Fuite/Les Éditions du Remue-Ménage, 2003, 145 p.

LITTÉRATURE

Collin, Marc. *Mensonges et vérités dans les «Souvenirs» de Félix Poutré*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 2003, 253 p. (Coll. Les cahiers du Septentrion, 25).

Jacob, Suzanne; (Muriel Englehart, sculptures; Dominique Malaterre, photographies). *La part sans poids de nous-mêmes*. Montréal, Les éditions du passage, 2003, 79 p.

Lemire, Maurice. *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire canadien*. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 236 p. (Coll. Essais critiques).

Nevers, Edmond de. *À propos de culture intellectuelle*. Édition établie par Jacques Blais avec une chronologie et une bibliographie. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 267 p.

Tremblay, Rémi. *Un revenant...* (roman). Édition établie, présentée et annotée par Jean Levasseur. Sainte-Foy, Les Éditions de la Huit, 2003, 459 p.

Nelligan. Préface de Jean Royer. Contrecoeur, Henri Rivard éditeur, 2003, 296 p.

RÉCITS DE DEVIE, ARCHIVES ET OUTILS DE RECHERCHE

Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier. *De Québec à Montréal. Journal de la seconde session, 1846, suivi de Sept jours aux États-Unis, 1850*. Introduction et notes par Georges Aubin. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 148 p. (Coll. NB poche, 17).

Cheers, Gordon (éditeur). *Geographica. Atlas mondial illustré*. Paris, Könemann, 2003, 615 p.

Ferguson, Jean. *L'Algonquin. Gabriel Commandant. Biographie romancée d'un*

pionnier de l'Abitibi. Sillery, Éditions du Septentrion, 2003, 369 p.

Laverdière, Camille. *Albert Peter Low. Le découvreur du Nouveau-Québec*. Montréal, XYZ éditeur, 2003, 157 p. (Coll. Récit biographique, 38).

Lévi, Anthony. *Louis XIV*. New York, Carrol & Graf Publishers, 2004, 359 p.

Poulin, Marguerite. *René Lévesque. Une vie, une nation*. Montréal, XYZ éditeur, 2003, 165 p. (Coll. Récit biographique, 39).

Simard, Cyril. *Des métiers de la tradition à la création. Anthologie en faveur d'un patrimoine qui gagne sa vie. Tome 1*. Sainte-Foy, Les Éditions Gid, 2003, 411 p.

La Fontaine, Louis-Hippolyte. *Au nom de la loi. Correspondance 1829-1847*. Correspondance générale. Tome II. Avant-propos et annotation de Georges Aubin et Renée Blanchet. Montréal, Les Éditions Varia, 2003, 466 p. (Coll. Documents et Biographies).

Moineau, Guy. *Sur la piste de mes ancêtres. Cahier d'activités généalogiques pour les élèves du secondaire*. Montréal, Société généalogique canadienne-française, 2003, 77 p.

Tessier, Jules. *Ô Nicolet! Chronique d'un cours classique (1954-1961)*. Nicolet, Séminaire de Nicolet 2000, 2003, 294 p.

Théberge, Jean-Yves. *Le Haut-Richelieu. Nouvelle bibliographie*. Saint-Jean-sur-Richelieu, Musée du Haut-Richelieu, 2003, 113 p.

LES RÉGIONS

Dompierre, Moira et Denise McKay. *Une île des Elles. La Grosse Île de Clara, à Jeannette, à Rose, à Moira, à Raphaëlle*. Sainte-Foy, Les Éditions Gid, 2003, 85 p.

Genest, Bernard. *Une saison au bord de l'eau. Lac Magog. Un site de villégiature dans les Cantons-de-l'Est*. Sherbrooke, Les Éditions GGC ltée, 2003, 221 p. (Coll. Patrimoine).

Gilbert, Marco. *L'amiante. Un sol à découvrir*. Sainte-Foy, Les Éditions Gid, 2003, 205 p. (Coll. 100 ans Noir sur Blanc).

Guay, Lorraine. *À la découverte des Îles du Saint-Laurent. De Cataracouï à Anticosti*. Sillery, Éditions du Septentrion, 2003, 385 p. (Coll. Cahiers des Amériques 5).

Hébert, Yves. *La Côte-du-Sud. Belle à croquer*. Sainte-Foy, Les Éditions Gid, 2003, 205 p. (Coll. 100 ans Noir sur Blanc).

Kedl, Eugen. *La Côte-du-Sud*. Sainte-Foy, Les Éditions Gid, 2003, 103 p. (Coll. Le Québec tous azimuts).

Wittenborn, Keiko, Lisa Kopergualuk et Lucie Dumas. *Nunavik Québec arctique*. Québec, Les Publications du Québec, 2003, 173 p. (Coll. Coins de pays).

Compilation : Yves Beauregard

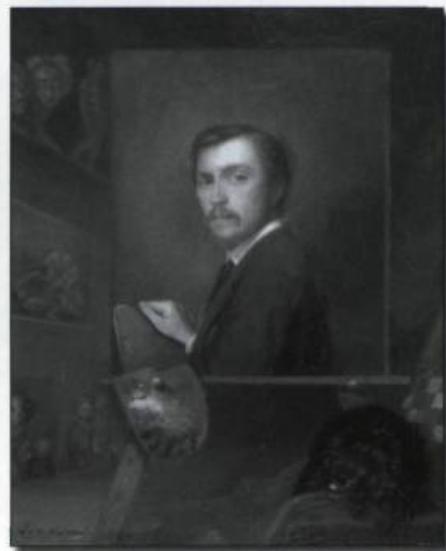
Signée et datée de 1869, cette petite huile sur toile, bien conservée, donnée par un petit-fils de l'artiste, offre un témoignage exceptionnel de la formation d'Eugène Hamel, en Italie. En 1869, le peintre a pu réaliser son tableau aussi bien à Florence qu'à Rome, si l'on se fie au seul article de journal retracé pour cette année-là : «M. Eugène Hamel, de Québec, qui, après un séjour de quelques mois passés à étudier à Florence, nous est arrivé à Rome, avec plusieurs tableaux de son imagination, qui font l'admiration des artistes romains eux-mêmes. Notre jeune ami a sans nul doute le précieux talent de peintre joint à une imagination de poète. Intelligent, actif et studieux, il ne peut manquer de se faire un nom dans le monde des artistes» (*La Minerve*, 15 octobre 1869). De ce premier séjour d'études de trois ans sur l'Ancien Continent, le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) possède de beaux témoignages, soit deux tableaux ainsi qu'un ensemble d'aquarelles et de dessins aux sujets variés (voir *Cap-aux-Diamants*, automne 1992 et été 2001).

La présente composition nous montre l'atelier d'un artiste avec au centre un portrait d'homme achevé et posé sur un chevalet, auquel est accroché une palette de peintre. À gauche, contre le mur de l'arrière-plan, sont esquissés trois plâtres, ainsi que trois toiles, soit une scène mythologique (?) avec trois nus, un portrait de militaire et un autre d'un couple d'enfants. À droite, à l'avant-plan, sont placés sur un fauteuil un épagneul à robe noire et un coussin dont les couleurs, appliquées en aplat et recomposées en damier, font écho à celles de la palette, empâtées et mélangées. Quant à l'homme représenté sur le portrait, celui-ci tient ce qui semble être un portefeuille ou un carton à dessiner, une allusion au travail de conception du peintre. Si le chevalet et la palette évoquent ici une activité interrompue ou terminée, le chien fidèle, par contre, renvoie à l'absence et à l'attente du maître. Le portrait, par son caractère illusionniste, ramène ainsi la présence saisissante à la fois de l'homme et de l'artiste. Car, il n'y a pas de doute : il s'agit bien ici d'un autoportrait de Hamel, si on le compare aux autres représentations connues de l'artiste dont deux *Autoportraits* (MNBAQ), l'un esquissé au fusain, en 1869, l'autre peint à Rome, en 1882, lors d'un second séjour d'études (voir *Cap-aux-Diamants*, printemps 1997). On ne sait toutefois si le portrait de cette vue d'atelier a réellement existé comme œuvre autonome ou n'a

Un autoportrait unique

servi que comme sujet principal de la présente composition. Si quelques objets sont traités comme une véritable nature morte et que l'autoportrait lui-même est rendu avec un fin esprit d'observation, tant pour la physionomie que pour la psychologie du sujet, la scène intérieure n'est pas exempte non plus de maladresses, loin de là! En témoignent notamment les problèmes de perspectives et de raccourcis ainsi que le rendu sommaire de certains accessoires, révélant ainsi les lacunes et faiblesses d'un peintre toujours en apprentissage.

Au-delà de ce constat, c'est la composition singulière de l'œuvre qui attire ici notre attention avec cette citation du tableau dans le tableau. En effet, il s'agit là d'une composition inusitée dans la peinture au Québec du XIX^e siècle. Rappelons que dans le même genre, il ne reste que fort peu d'autoportraits peints à cette époque montrant l'image pourtant familière de l'artiste au travail. À vrai dire, hormis un dessin très naïf de Zacharie Vincent, nous n'avons retracé que deux tableaux à l'huile représentant des peintres à leur chevalet (MNBAQ), le premier de Théophile Hamel (vers 1849), l'oncle d'Eugène, et le second de Joseph-Charles Franchère (1894), d'ailleurs tous deux brossés peu après leur retour de perfectionnement en Europe. Ce type d'autoportrait met en évidence la pratique de l'artiste et les attributs habituels du métier tout en vantant la polyvalence et les talents du peintre. Il fait montre également des aspirations, des ambitions et des prétentions du débutant entamant sa carrière professionnelle. Conçue dans un autre esprit, la *Vue de l'atelier à l'Autoportrait* ne fait pas moins le pont entre ces deux œuvres, servant elle aussi en quelque sorte de carte de visite à des fins publicitaires. Le tableau annonce également ces vues d'atelier, populaires au tournant du siècle suivant, montrant un ou plusieurs tableaux de l'artiste. Dans tous les cas, l'intention ici est de présenter non seulement le peintre lui-même, mais également l'art et l'univers du peintre, selon une longue et riche tradition iconographique remontant au Moyen Âge. Le procédé employé par Hamel rappelle celui utilisé par William Hogarth (1745) et surtout par Annibale Carracci (vers 1604)



Eugène Hamel (Québec, 1845-1932), *Vue de l'atelier à l'Autoportrait*, 1869; huile sur toile, 36,2 x 30,8 cm. Don d'André Hamel (2001.156). Photo Musée national des beaux-arts du Québec, Jean-Guy Kérouac.

avec un autoportrait et une palette accrochée à un chevalet, le sujet étant complété de petits chien et chat. L'œuvre du Grand Maître italien, conservée aux Offices de Florence, a inévitablement été vue par le jeune Québécois. En effet, il y a là plus qu'une parenté certaine, une filiation directe entre les deux compositions. Bref, cette double vue de l'atelier et de l'autoportrait affirme le statut du peintre en formation qui a conscience de son talent, qui est confiant en ses moyens et qui a foi en l'avenir. Un concept pictural qui illustre d'une certaine façon le témoignage écrit d'E. Larue, dans une lettre adressée au rédacteur du *Journal de Québec*, le 12 avril 1870, annonçant le retour prometteur de Hamel.

Le MNBAQ conserve une impressionnante collection d'autoportraits, soit 86, dont un bon nombre allant du début du XIX^e siècle jusqu'à 1925. Par-dessus tout et en dépit de certaines maladresses, la *Vue de l'atelier à l'Autoportrait* apporte un élément nouveau et éclairant en regard du premier séjour d'études d'Eugène Hamel en Italie, en raison de sa composition inédite et unique en peinture ancienne du Québec. ♦

Mario Béland, conservateur de l'art ancien de 1850 à 1900

L'HISTOIRE AU GRAND ÉCRAN

Le film *Nouvelle-France* de Jean Beaudin bientôt au grand écran

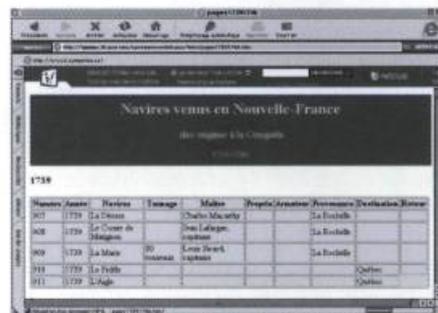
Le film *Nouvelle-France* devrait être porté au grand écran en mai 2004. Ce long métrage réalisé par Jean Beaudin, mettant en scène une distribution de qualité, avec notamment Gérard Depardieu et David La Haye, se veut une adaptation de l'histoire de Marie-Joseph Corriveau. Connue sous le nom de «La Corriveau», celle-ci a été au centre d'une légende fort ancienne popularisée par les écrits de Philippe Aubert de Gaspé. Personnage central du film, la paysanne Marie-Loup Carignan, incarnée par Noémie Godin-Vigneau, tombe amoureuse d'un jeune aventurier, François Le Gardeur, personnage incarné par David La Haye. Leur histoire d'amour et leurs intrigues se tissent à l'époque de la Conquête, plus précisément entre 1758 et 1761. Mais un curé joué par Gérard Depardieu vit les contradictions de sa position sociale puisqu'il s'éprend lui aussi de la belle Marie-Loup. Tourné au Québec, en France et en Angleterre, avec un budget de 30 millions de dollars, *Nouvelle-France* est la plus importante production cinématographique de l'histoire du cinéma québécois.

FRANCOPHONIES CANADIENNES, IDENTITÉS CULTURELLES

Le collège Glendon, en partenariat avec le Centre d'études acadiennes de l'université de Moncton et la Télévision francophone de l'Ontario (TFO), a développé un site Internet fort bien documenté sur les identités culturelles francophones. Divisé en quatre sections relatives au Québec, à l'Ontario, à l'Acadie et au nord-ouest du Canada, ce site se propose de tracer un portrait d'ensemble de l'histoire des représentations culturelles, du peuplement, des institutions et des conditions économiques qui ont contribué à forger ces identités culturelles. En parcourant la thématique de l'Acadie, il est possible de bien comprendre l'importance du territoire et de l'environnement sur la colonisation. On découvre les grands événements ayant marqué la mémoire et les pratiques culturelles qui donnent une couleur particulière à la culture acadienne. L'évolution des activités économiques reliées surtout à la pêche et une analyse de l'impact du grand dérangement sur l'économie acadienne y sont présentées. De plus, les auteurs du site accordent une importance aux réseaux familiaux qui se sont tissés et aux institutions que les Acadiens se sont données au cours des siècles. Ce site Internet de grande qualité brosse un portrait des identités culturelles francophones canadiennes à partir d'une

réflexion scientifique. Le souci de vulgariser les connaissances que l'on y trouve permet à un large public de mieux comprendre la mosaïque francophone canadienne.

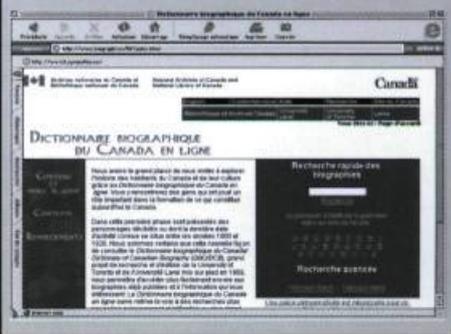
Francophonies canadiennes
<http://www.francoidentitaire.ca>



LE DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU CANADA... DANS INTERNET

Grâce à une heureuse collaboration entre l'Université Laval, l'Université de Toronto, la Bibliothèque nationale du Canada et les Archives nationales du Canada (BNC/ANC), il est maintenant possible de consulter l'intégrale du *Dictionnaire biographique du Canada* (DBC) sur le Web. Mis sur pied en 1959, le DBC est l'un des plus importants projets de publication universitaire au Canada. Sur le Web, on retrouvera les quatorze volumes parus à ce jour. Un moteur de recherche permet de consulter les biographies de milliers de personnages qui ont marqué l'histoire canadienne. La direction scientifique de ce projet d'envergure prévoit des mises à jour et des ajouts, notamment les biographies du volume 15, des portraits tirés des collections de la BNC/ANC, des liens Internet et de nouvelles possibilités d'interroger l'ensemble, soit par profession ou par région.

Dictionnaire biographique du Canada
<http://www.biographi.ca/FR/index.html>



Yves Hébert
Chabert2@videotron.ca

LES NAVIRES VENUS EN NOUVELLE-FRANCE, DES ORIGINES À LA CONQUÊTE

Charles Vianney Campeau a réalisé un site Internet tout à fait intéressant consacré aux navires arrivés en Nouvelle-France, de 1497 à 1763. Comme il peut comprendre des ajouts, à l'invitation de son concepteur, cet instrument de recherche constitue une source de renseignements unique sur l'histoire de la navigation en Nouvelle-France. Pour chacun des navires arrivés au pays, il note, quand l'information est disponible, le nom du bâtiment, l'année de son arrivée, son tonnage, le nom de son capitaine, ceux du propriétaire et de l'armateur, la provenance du navire, sa destination, les noms de certains membres de l'équipage ou des passagers, des observations diverses instructives, ainsi que la source consultée pour chacune de ses recensions. L'ensemble de ce site se veut très informatif.

<http://iquebec.ifrance.com/naviresnouvellefrance/html/pages17391746.htm>



NOUVELLE RÉSERVE MUSÉALE DE LA CAPITALE NATIONALE

Le 13 novembre 2003, la ministre de la Culture et des Communications, M^{me} Line Beauchamp, a effectué une visite de la nouvelle Réserve muséale de la Capitale nationale, située dans le parc industriel de Duberger. Pour l'occasion, M^{me} Beauchamp était accompagnée de la directrice générale du Musée de la civilisation, M^{me} Claire Simard.

Propriétaire de la nouvelle Réserve de la Capitale nationale, le Musée de la civilisation a pris possession des lieux en juin dernier. Le déménagement des collections est amorcé depuis le mois de septembre et se poursuivra jusqu'à l'été prochain. L'ancienne réserve située à Vanier ne répondait plus aux besoins de conservation des quelque 225 000 objets de la collection nationale, qui continue de s'enrichir de nouvelles acquisitions. Le nouvel édifice va permettre de conserver le patrimoine national dans des conditions environnementales idéales et tout à fait sécuritaires. «C'est pour nous un outil essentiel dans l'atteinte de nos objectifs de conservation, de développement, de partage et de démocratisation de notre collection qui, en plus d'être l'une des plus importantes collections sociétales du pays, est le reflet d'une culture dynamique et créatrice», a déclaré la directrice générale du Musée de la civilisation.

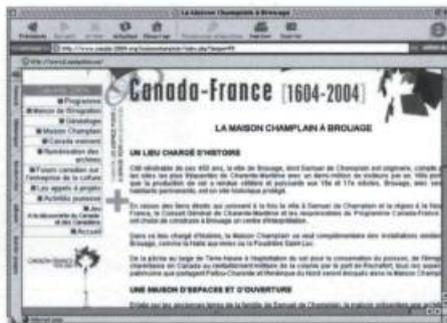
Le Musée de la civilisation occupe la majeure partie du nouvel édifice de 8 500 mètres carrés, mais le Musée national des beaux-arts du Québec loue deux réserves totalisant 1 220 mètres carrés pour des œuvres présentant des défis de conservation. Lorsque le déménagement sera complété, la collection nationale du Musée de la civilisation sera accessible aux chercheurs, professeurs et étudiants. Une salle de consultation adaptée à leurs besoins et un studio de photographie permettront de répondre aux demandes de diffusion de la collection.



LA MAISON CHAMPLAIN DE BROUAGE

Une maison Champlain ouvrira ses portes en juin 2004 dans la ville de Brouage, en Charente-Maritime, lieu de naissance du fondateur de la ville de Québec. De passage au Canada, en octobre dernier, Sophie Besnier, qui est attachée de conservation du patrimoine au Conseil général de la Charente-Maritime, a déclaré que le nouveau centre d'interprétation aura pour but de dépolvériser quelque peu l'image du héros pour en présenter la personnalité novatrice.

L'inauguration de la Maison Champlain est prévue pour le 26 juin 2004, soit 400 ans, jour pour jour, après l'arrivée de l'explorateur à l'île Sainte-Croix, en Acadie.



L'ETHNOLOGUE BERNARD GENEST LAURÉAT DE LA SOCIÉTÉ DES DIX

Le 16 décembre 2003, la Société des Dix a décerné son prix annuel 2003 à l'ethnologue Bernard Genest, qui travaille à la Direction du patrimoine du ministère de la Culture et des Communications. Cette récompense souligne une contribution remarquable à la recherche et à la diffusion des connaissances concernant l'histoire du Québec et de l'Amérique française. À travers lui, la Société des Dix souhaite rendre hommage à tous les chercheurs qui œuvrent discrètement mais efficacement à tous les niveaux de l'appareil de l'État et dont le travail est souvent méconnu ou simplement oublié. La cérémonie s'est déroulée à la salle Saint-Sulpice de la Bibliothèque nationale du Québec en présence de M^{me} Lise Bissonette, présidente et directrice générale de la BNQ.

Rappelons que la Société des Dix a été fondée en 1935 par un groupe d'historiens et d'archivistes et qu'elle publie ses *Cahiers* depuis 1936.



Jacques Saint-Pierre

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

(185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal)

Jusqu'au 18 avril 2004.
Komila Wozniakowska.
Le monde comme il va
Dominique Blain
Michel Boulanger.
Traîner son lourd passé

**MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE**

(2, côte de la Fabrique, Québec)

Jusqu'au 26 septembre 2004.
Lui, la mode au masculin
 La mode préoccupe-t-elle les hommes? Voyez comment leurs choix ont évolué au cours des 300 dernières années. Exposition réalisée par le Musée McCord, Montréal.

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

(Parc des Champs-de-Bataille, Québec)

Jusqu'au 2 mai 2004.
De Millet à Matisse
 Peinture française du XIX^e et du XX^e siècle de la Kelvingrove Art Gallery de Glasgow

**MUSÉE MCCORD**

(690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Jusqu'au 6 septembre 2004.
Les Écossais - des Montréalais pure laine

POINTE-À-CALLIÈRE. MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(350, place Royale, Montréal)

Jusqu'au 25 avril 2004.
Rêves et réalités au canal de Lachine
 Un voyage chargé d'émotions dans le quotidien des hommes et des femmes qui ont vécu et travaillé aux abords du canal de Lachine, de 1850 à 1950.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

(1379 et 1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Jusqu'au 9 mai 2004
Tanagra. Mythe et archéologie
 Du 6 mai au 29 août 2004.
Jean Cocteau, créateur universel
 La plus importante rétrospective à ce jour consacré à Jean Cocteau (1889-1963), rendu célèbre par son omniprésence dans l'actualité culturelle et mondaine et qui a su personnifier l'esprit de son temps.

MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE COUR GENERAL MOTORS

(330, promenade Sussex, Ottawa)

Jusqu'en septembre 2004.
Mission Possible
L'histoire inédite des ingénieurs et communicateurs militaires du Canada

CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE

(1920, rue Baile, Montréal)

Jusqu'au 6 septembre 2004.
Sortis du cadre : price rossi stirling + matta-clark
 En dévoilant le contenu de quatre fonds d'archives acquis depuis peu, le CCA invite le public à partager ces premiers moments de découverte. Cedric Price, Aldo Rossi, James Stirling et Gordon Matta-Clark comptent parmi les figures les plus provocatrices et les plus influentes de l'art et de l'architecture des années 1970. Leur remise en question radicale du statut, de l'histoire et de la nature fondamentale de l'architecture est plus que jamais d'actualité.

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

(145, rue Wilfrid-Corbeil, Joliette)

Jusqu'au 29 août 2004.
L'école des femmes : 50 artistes canadiennes au musée

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS

(100, rue Laurier, Gatineau)

Jusqu'au 12 avril 2004.
Trésors anciens et manuscrits de la mer Morte
 Jusqu'au 9 janvier 2005.
Empreintes dans la neige. Les Inuvialuits de l'Arctique canadien

**CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL**

(335, place D'Youville, Vieux-Montréal)

Jusqu'au 17 septembre 2003.
Encontros. La communauté portugaise, 50 ans de voisinage
 Il y a 50 ans, en mai 1953, le premier contingent d'immigrants arrivait au Canada. Aujourd'hui, les Portugais habitent un peu partout dans la région et ils ont trouvé leur place dans tous les milieux socioéconomiques et culturels de la métropole. Dans le cadre du cinquantenaire, le Centre d'histoire de Montréal, en collaboration avec le Carrefour des jeunes lusophones du Québec, la Mission Santa Cruz et l'Association portugaise du Canada, vous convie au vernissage de l'exposition *Encontros. La communauté portugaise, 50 ans de voisinage* en présence de M^{me} Helen Fotopulos, membre du comité exécutif de la Ville de Montréal et responsable de la culture et du patrimoine et de M^{me} Francine Senécal, vice-présidente du comité exécutif, responsable des communautés culturelles.

MUSÉE ROYAL DE L'ONTARIO

(100, Queen's Park, Toronto)

Jusqu'au 6 juin 2004.
Égypte éternelle
 Chefs-d'œuvre de l'art ancien en provenance du British Museum.

MUSÉE DE LA CIVILISATION

(85, rue Dalhousie, Québec)

Jusqu'au 2 janvier 2005.
Astérix et les Romains
 Jusqu'au 17 octobre 2004.
Objets de passage
 Jusqu'au 12 septembre 2004.
Gilles Carle un cinéaste de premier plan
 Jusqu'au 20 février 2005.
Sang dessus dessous
 Jusqu'au 22 août 2004.
Infiniment bleu
 Jusqu'au 10 avril 2005.
Sable

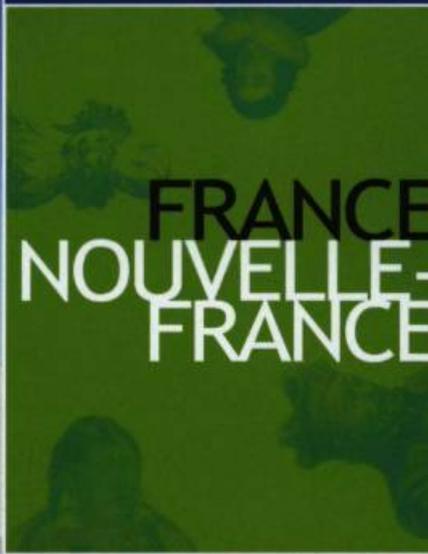
Compilation : Yves Beauregard

1604-2004

POINTE-À-CALLIÈRE SALUE LES DÉBUTS DU PEUPEMENT FRANÇAIS EN AMÉRIQUE DU NORD

- Une exposition itinérante *France/Nouvelle-France* présentée à Halifax en 2004
- Une série de conférences sur l'Acadie
- Une visite des Acadiens au *Marché public dans l'ambiance du 18^e siècle*

Consultez notre site Web pour la programmation complète des activités



POINTE-À-CALLIÈRE

350, place Royale
angle de la Commune
Vieux-Montréal
Tél. : (514) 872-9150
www.pacmusee.qc.ca

Musée d'archéologie et
d'histoire de Montréal

Le Musée est subventionné par la Ville de Montréal

MUSÉE ACADIEN DU QUÉBEC À BONAVENTURE

Le Musée, ouvert à l'année, dispose de quatre salles d'exposition dont la toute récente (hiver 2003) exposition permanente « Une Acadie québécoise » et la toute nouvelle (hiver 2004) salle multimédia Hydro Québec.



MUSÉE
ACADIEN DU QUÉBEC
À BONAVENTURE
www.museeacadien.com

Gaspésie
www.tourisme-gaspésie.com

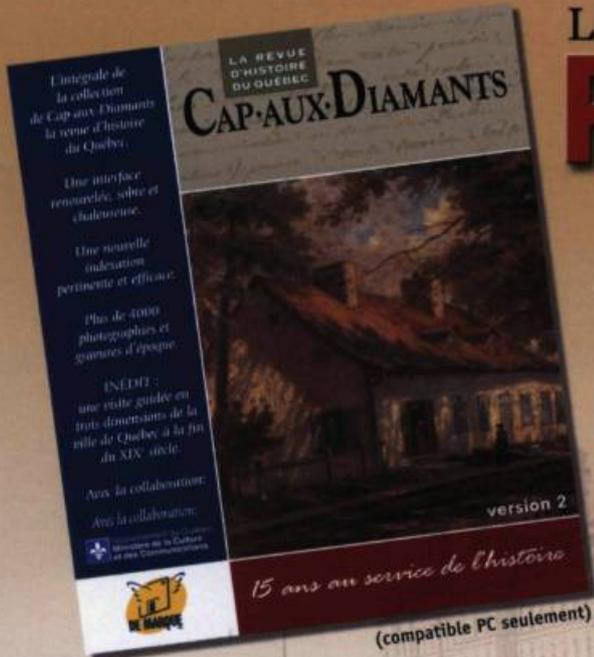
Québec
www.bonjourquebec.com
1 877 BONJOUR

Sur le site, cinq boutiques différentes offrent aux visiteurs ce qui se fait de mieux en artisanat, métiers d'art, arts visuels et terroir gaspésien.

Des spectacles gratuits sont présentés sur la terrasse couverte du musée tous les mercredis soirs d'été ainsi qu'à la Fête nationale du Québec (23 et 24 juin), la Fête du Canada (1^{er} juillet) et la Fête nationale des Acadiens (15 août).

- Services bilingues
- Réservation préférable pour les groupes.

93, avenue Port-Royal, Bonaventure G0C 1E0 Tél.: 418 534-4000



Le cédérom *CAP-AUX-DIAMANTS* **POURQUOI?**

1° Parce que la moitié des numéros publiés par *Cap-aux-Diamants* ne sont plus disponibles.

2° Parce que c'est un outil de recherche formidable pour retrouver une information parmi les 4000 pages publiées de 1985 à 1999.

Seulement

59,95
(+ taxes)

58 numéros réguliers
et 6 numéros hors série

Des milliers de photographies et illustrations

Pour commander :
(418) 656-5040

revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca • www.capauxdiamants.org

Configuration requise : Windows 95 ou ultérieur [Pentium 100, CD-Rom 6X, 16Mo (32 Mo recommandé)]
ou Windows NT 4.0 ou ultérieur [Pentium 133, CD-Rom 6X, 32 Mo].

Transcontinental Rêver pour grandir



- Les grandes réalisations naissent toujours d'un rêve.

L'équipe de Transcontinental Québec vous aidera à réaliser le vôtre.

Contactez-nous, il nous fera plaisir de vous faire visiter nos nouveaux locaux et vous conseiller sur vos projets d'impression.

- **Transcontinental Québec**

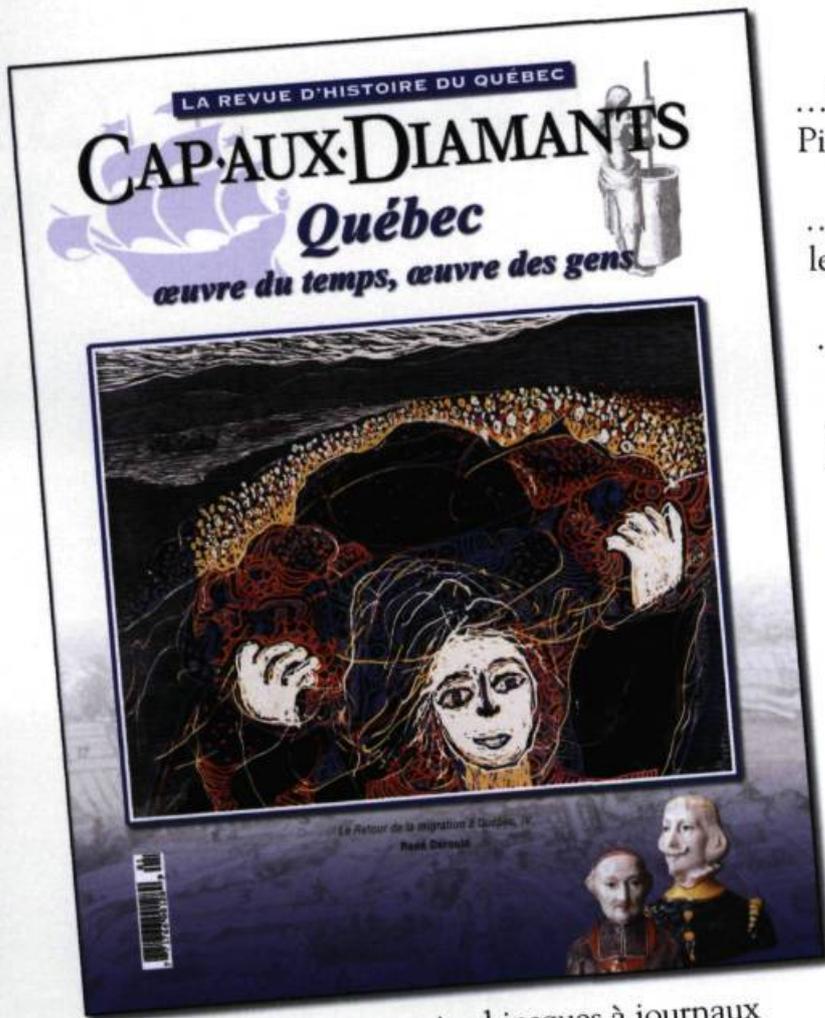
2850, Jean-Perrin
Québec (Québec) G2C 2C8
Téléphone : (418) 840-5000
Télécopieur : (418) 840-5001
lap@transcontinental.ca

HORS SÉRIE

Québec

œuvre du temps, œuvre des gens

À l'aube du quatrième centenaire de la ville de Québec,
redécouvrez son histoire à travers...



...Samuel de Champlain mais aussi
Pierre Dugua de Mons...

... les premiers colons venus de France et
les immigrants irlandais du XIX^e siècle...

... les Filles du roi et les Church ladies...

... ou encore les Amérindiens et
les Noirs...

Voyagez dans le temps par le regard des
photographes et la plume des écrivains.

Une volumineuse parution de 96 pages
qui vous offre exceptionnellement de
nombreuses reproductions en couleurs,
souvent inédites!

En vente dans certains kiosques à journaux
et à nos bureaux.

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS

enez célébrer le 400^e anniversaire de l'Acadie

du 18 au 20 juin 2004
Parc des Rapides - LaSalle

Au bord de l'eau dans le site enchanteur du Parc des Rapides à LaSalle, le Festival présente une foule d'activités qui sauront plaire à tous :

- ◆ **Formations musicales acadienne, cajun et celtique reconnues internationalement** - Des artistes flamboyants et passionnés de la Louisiane, des provinces du Canada atlantique et du Québec (plus de 60 musiciens) marient avec bonheur et originalité les tendances les plus actuelles aux racines de la musique traditionnelle. Vous aurez le loisir de choisir parmi les spectacles extérieurs et les concerts en salle.
- ◆ **Plats gastronomiques louisianais et acadiens variés** - Laissez-vous tenter par une variété de plats gastronomiques préparés par des maîtres de la cuisine acadienne et cajun.
- ◆ **Ateliers interactifs** - Grâce à la participation de musiciens et d'artisans d'ici et d'ailleurs, qui partagent leur connaissance du patrimoine vivant et qui sont conscients du précieux héritage légué par leurs ancêtres, le Festival offre une occasion de vivre une expérience à la fois accessible et unique. Assistez à la présentation de films acadiens présentés par l'Office National du Film.
- ◆ **Rencontres de familles, conférences thématiques, généalogie, mini-salon du livre acadien** - Plus d'un million de Québécois sont de souche acadienne.. Une foule de renseignements sur l'histoire des Acadiens sont présentés sur notre site web à www.acadienfete.ca.
- ◆ **Spectacles, jeux, contes, animation et activités pour toute la famille** - Des clowns, jongleurs, magiciens, équilibristes et mascottes se promèneront sur le site pour amuser et faire rire les jeunes. Ils pourront aussi s'éclater dans les jeux gonflables, et, bien sûr, pique-niquer dans le parc avec les amis et la famille. Grâce à la magie du conte, ils pourront voyager à travers le temps, sur les ailes du fantastique et du merveilleux.

Venez passer du Grou tyme avec nous!
www.acadienfete.ca

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Les Archives nationales
du Québec conservent
et mettent en valeur
les traces de nos activités
comme société.

Ces témoins peuvent
être consultés par
toute la population
dans les neuf centres
d'archives de l'institution.

Son site Web ouvre
également la porte à toute
cette richesse documentaire.
Des découvertes étonnantes
vous attendent.



HUIT
DÉCENNIES
CONSACRÉES
À ENRICHIR
LA MÉMOIRE
DE LA
SOCIÉTÉ
QUÉBÉCOISE

www.anq.gouv.qc.ca

Québec 